

À un poète

Lève le camp. Ils meurent tous de ne point vivre.

Chez eux, à coups félons, halète la rancœur.

À les voir écumant, l'œil jaune et le poing ivre,

Qui ne leur jetterait son idéal au cœur ?

Oh ! cependant, il est quand même aussi des hommes

Dont le rêve à tâtons secoue un pan du ciel

Et que, loin de l'alcôve où laidement nous sommes,

Le temps fait rayonner comme l'amour sans fiel.

Poète, sois des leurs dans ta musique ardente.

La bouche de l'ignoble enfante les vieillards.

Deviens celui qui pose un fabuleux andante

Sur les chemins fourbus et noyés de brouillards.

Sois tout ce que d'aucuns voudraient t'empêcher d'être.

L'abominable siècle osera-t-il jamais,

Au fond de l'avalanche obscène du paraître,

Ensevelir ta voix promise aux blancs sommets ?

Non, ce n'est pas demain que se tairont les anges.

Des ailes tour à tour ébauchent leur envol.

Les vivants sont ailleurs nés pour d'autres vendanges

Et doués d'une flamme à soulever le sol.

Nul mieux que toi ne court du brin d'herbe à l'étoile ;

Nul ne raconte mieux le sublime et le saint ;

Nul encore, quand l'aube immobile se voile,

Ne sait mieux conquérir quelque mouvant dessein.

Avec tes mots brandis au cœur loyal des choses,
Le vertige est plus clair et le sort plus aigu,
Le vent goûte, assoiffé, de foisonnantes roses,
Et l'éden cajoleur n'a plus rien d'ambigu.

Aucun n'embrasse mieux les destins ou les mondes ;
Et s'échappant, filant, vibrant jusqu'au soleil,
S'illuminent en chœur ces minutes fécondes
Qu'en vain, mirage amer, on enlace au réveil.

Tu nous connais si bien du feu de tes mains pleines ;
Tu déroules si haut les cantiques des forts :
Écharpe longue et chaude, hymne au-dessus des plaines,
Embrassement levé parmi les vastes ports.

Combien chez toi l'oiseau, le nuage et la foudre
Ont la suavité d'un éclat de velours ;
Combien, dans la fleur même en train de se dissoudre,
Tu suscites la graine où tout revit toujours.

Toujours ! les nids fameux, l'abeille qui s'étonne !
Toujours ! l'été nomade aux éclairs palpitants,
Le bois charnel ému sous les doigts de l'automne
Et l'hiver consumé par la foi du printemps...

Mais tout à coup, mais tout à coup ce flot vacille.
Un maléfique trouble ensemence la peur.
Le vulgaire, allongé tel un mesquin bacille,
Empoisonne ton verbe emplumé de torpeur.

À terre, blême, éteint, le sommeil sur la joue,
Tu ne cultives plus que des mots expirants
Pendant que la bêtise infatigable joue
À travers les faisceaux lumineux des écrans.

Poète, hélas ! il est bien tard ; à peine était-ce
Une chimère peinte aux lèvres de l'ennui.
L'heure est au haïssable, au vide, à la tristesse ;
Et la malignité n'aime que trop sa nuit.

Nulle âme ne fendra les confins nus des songes.
Va, tu n'es déjà rien avec ton bleu pavois.
Le troupeau gigantesque et repu de mensonges
Bêle à n'en plus finir pour étouffer ta voix.

L'âge d'or

Qui se souvient un peu, dans le soleil enfui,
Des grands cieux tournoyant comme une âme légère
Et des chaudes amours à la couleur si chère
Où l'éternité même, un instant, avait lui ?

Cet âge-là mêlait passion et bien-être ;
Le jour voluptueux chantait en séraphin ;
C'était parmi la joie un vertige sans fin
Peuplé de longs désirs jamais las de renaître.

Au comble de l'extase au beau rire de miel,
Chaque enfant, tout pareil à quelque fol artiste,
Survola, radieux, des marches d'améthyste
Sous le chevalet nu d'un grandiose arc-en-ciel.

Les vents clairs s'étoilaient de lunes magnifiques ;
L'aurore en se voilant s'enivrait de douceur ;
L'azur, qui s'avavançait avec des mains de sœur,
Se délectait pour nous d'incroyables musiques.

Puis, figure céleste aux charmes frémissants,
Le rêve, sur nos jeux infinis et frivoles,
Ouvrait des chemins purs choyés par mille idoles
Et réchauffait la vie en ses doigts caressants.

Bonheur

Il a dit l'éclair bleu des rives souterraines,
Les silences surpris et les larmes d'azur ;
Il a dit les flots d'or parcourus de sirènes
Et le rayonnement d'un espoir toujours pur.

Il a fait la stupeur des regards immobiles,
Les sourires buvant la lumière du jour ;
Il a fait notre ciel plein d'étoiles fragiles
Sous l'éclat souverain que possède l'amour.

Il a pris le frisson des heures musiciennes,
Le vertige des vents et des souffles épars,
Et reconduit l'étrange aux montagnes anciennes
Parmi la floraison des suprêmes départs.

Il restera le lieu des longues plénitudes,
Le miracle qui veille à la porte du cœur,
La magie attardée au fond des solitudes
Et gardera le nom merveilleux de bonheur.

Féerie

C'était comme un grand soir d'où montaient des légendes.

Les mots effarouchés s'étaient mus en offrandes,

Et les rêves, sans bruit, touchaient nos doigts frileux.

Sur les lèvres en fleurs, avec de longues phrases,

Les vents graves et doux amenaient des extases,

Un ciel où l'on humait tout un chant d'astres bleus.

Mille pleurs en secret secouaient les fontaines.

L'enfance, on l'avait bue aux planètes lointaines,

Ivres et soulevés de triomphe et d'ardeur,

Et l'espace attendri, le temps d'une seconde,

D'un tournoiement suave étourdissait le monde ;

C'était comme un beau soir plein d'auguste grandeur.

Oh ! gardez-nous un peu ces cieux de laine tendre !

Le bonheur est si pur que l'on croirait l'entendre ;

C'est un éclat volé dans un chaste miroir.

Le bonheur, voyez-vous, c'est une autre innocence.

On ne finit jamais d'en regretter l'absence.

Ah ! mon Dieu ! le bonheur, si ce n'était qu'un soir ?

Un quai de gare à Toulouse

Sur le quai fauve et noir empli de moiteurs sales,
Les âges se défont au rythme aigu des trains...
Voici longtemps. Peut-être en mai. Comme en rafales,
Des houles de joie ivre incendiaient mes reins.

J'avais les yeux ravis et comblés de l'enfance.
La magie à ma lèvre, où fusait le bonheur,
Inondait le ciel chaud d'un rêve sans défense
Plus naïvement clair que l'envol d'une fleur.

La gare en fièvre s'agitait à perdre haleine ;
Le vent souûl balayait le matin finissant ;
Et tout à coup je vis, dans un souffle de laine,
Sourire jusqu'à moi ton pas resplendissant.

Mes bras tendus, au point de soulever le monde,
Capturèrent le baume ailé de tes cheveux
Alors que, titubante au bout d'un soir immonde,
Une vieille passait, les doigts fous et nerveux.

Nous étions le miroir béni de toute chose ;
Les chatoiements de l'heure embellissaient nos mains.
Irréelle et chantant, la fière ville rose
Alignait ses toits purs et ses féconds chemins.

Ô couple aveugle au temps dont saigne l'ombre infâme !
Ta jeunesse coulait en lumineux accords
Et nul regard ne vint arracher cette femme
Au néant qui bientôt lui mangerait le corps...

Le même quai... plus tard, sans que tu me revoies.
Déjà, rien que l'infime écume d'un grand jour,
À peine un blanc fantôme errant le long des voies
Tandis que, chargé d'ans, je titube à mon tour.

Ton image, noyée au fond de l'amertume,
Est une eau pâle et trouble égarée en mes yeux,
Un murmure de soie enfoui sous la brume,
Une âme frissonnante au bord de vagues cieux.

Et le limon obscur des mois et des années
A glacé mon visage et fendillé mon cou ;
Si parfois j'ai bu tant d'espérances bien nées,
J'ai vingt fois du destin essuyé le vil coup.

Or là comme jadis, la foule bourdonnante
Gronde avec l'appétit d'un long fleuve qui croît ;
Comme jadis, au loin, charmeuse et fascinante,
Toulouse rit toujours dans le beau soleil roi.

Affaibli par cent maux où l'enfer se dessine,
Je longe le vieux quai plein de moites relents,
Quand devant moi soudain – ô brûlure assassine ! –,
Pareil au nôtre, un couple unit ses vœux tremblants.

Il ne me connaît pas. Les trains vont, à la file.
Une brise d'amour me flagelle et me mord.
Et vaincu, las de tout, pauvre chose débile,
Je m'abats sur le sol en épousant la mort.

Les deux faces du monde

L'ambition

Elle appelle en criant une aube à son éclat
Avec les tremblements inouïs de l'attente.
Nuit et jour, elle vit pour l'objet qui la tente
Et, dans la chute même, annonce : « Me voilà ! »

La médiocrité

La voilà qui s'émeut au fiel des évidences,
Ridicule et stupide en son lit de néant,
Clouée à la raison dans un gouffre béant
Où pleurent à la fois toutes nos existences.

Le voyageur mélancolique

Ai-je longtemps conduit mes pas sans m'égarer ?
Moi, l'enfant des soirs nains, que chaque pierre incise
Et qu'un pauvre idéal étreint jusqu'à pleurer
Devant le sein troublant d'une belle indécise.

Comment ! N'aurais-je pas en chemin assez vu
Les âges moutonneux dévorés par l'abîme ?
N'aurais-je pas su voir, chancelant, dépourvu,
L'être qui se défait dans la chair qui s'abîme ?

Oh ! j'ai vécu si mal, oui si mal, n'importe où.
Je n'ai jamais connu l'alphabet clair des choses
Ni le vrai ni le faux ni même encore tout
Ce que le rêve attache aux plus infimes causes.

J'ai promené mon doute et mon aspect changeant
Sur les débris épars d'on ne sait quel commerce,
À peine moins falot qu'un fétu surnageant
Au cœur de l'onde grise où le bien se disperse.

J'ai marché loin, trop loin, en vieil homme épuisé
Sous les nuages lourds des batailles perdues,
Fantôme du hasard, loqueteux, écrasé
Qui tend à l'infini ses deux mains éperdues.

Je n'ai rien deviné, je n'ai rien découvert,
Non, rien que la tremblante amertume de vivre,
Ayant froid tout l'été, suffoquant tout l'hiver
Et confondant partout le soleil et le givre.